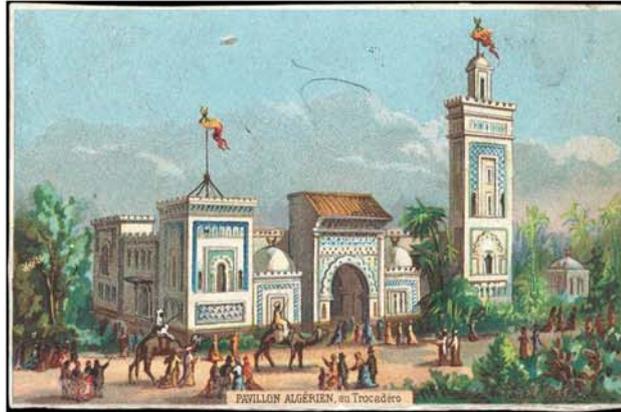


Paris 1978, exposition universelle, le pavillon algérien
par Edmond Villetard
Extrait du journal Le Correspondant



Le premier est la petite mosquée située au bas du parc à l'extrême droite quand on tourne le dos à la Seine. Ce bâtiment contient l'exposition de l'Algérie. Tous ceux qui connaissent et aiment notre belle colonie, tous ceux qui s'intéressent à son avenir, et nous espérons que ceux-là sont nombreux en France, feront bien de visiter à plusieurs reprises cette exhibition très-bien organisée et, à ce qu'il nous a semblé, très-complète.

Ce qui frappe tout d'abord les yeux quand on y pénètre, c'est le spahis qui monte la garde à l'entrée. C'est presque un événement politique que la présence de cette sentinelle au seuil du petit palais, où sont exposés les produits de son pays. Les députés et les sénateurs de la colonie ne voulaient pas laisser les Français soupçonner que l'Afrique produit des Africains. Pour un peu ces messieurs, — pardon ! ces citoyens ! — demanderaient au gouvernement de déchirer les plus belles toiles de Delacroix et de Fromentin pour faire disparaître tout ce qui peut nous révéler l'existence des Arabes. Heureusement le général Chanzy a tenu bon, et, par extraordinaire, le gouvernement n'a pas cédé, ou n'a cédé que pendant peu de jours aux caprices de messieurs de l'extrême gauche ; les spahis, un moment exilés, ont repris leur garde à l'entrée du monument où ils sont si bien à leur place.

L'Algérie n'a pas encore de manufactures ; il n'est pas probable que la grande industrie doive jamais y prendre un développement sérieux ; ce qui n'est pas d'ailleurs à désirer, car le rôle des colonies est en général de fournir des matières premières à leur métropole qui les leur paye surtout avec ses produits manufacturés. Nos trois départements algériens ont de précieuses richesses naturelles. Dès le vestibule du bâtiment où sont exposés ses produits on voit tout d'abord de fort beaux marbres tirés d'une carrière voisine d'Oran. La réputation des onyx qui existent en grande abondance près de Tlemcen, sur les bords de l'Oued-Isser, est faite, depuis longtemps en France. On nous présente aussi des minerais tirés de diverses mines répandues dans nos trois provinces.

L'Algérie pourrait être riche en bois de charpente et de construction si les Arabes n'avaient depuis des siècles l'habitude de mettre chaque automne le feu aux broussailles pour empêcher les arbres de grandir, afin de ménager dans leurs jeunes pousses de l'année suivante une nourriture pour leurs moutons et leurs chèvres. Là où par hasard on a pu longtemps préserver quelques hectares de forêt contre l'incendie, on voit tout à coup le feu éclater et détruire en quelques heures les arbres qui commençaient à atteindre une certaine hauteur. On sait combien de peine les propriétaires des forêts de chênes-lièges de la province de Constantine ont à préserver leurs arbres, et quels désastres viennent souvent déjouer leurs précautions. Cependant l'exposition présente de nombreux et magnifiques échantillons de liège.

Le feu qui dans les broussailles détruit les tiges de tant d'arbustes ne peut par bonheur atteindre leurs racines, aussi celles de plusieurs essences, notamment celles du thuya, deviennent souvent énormes. Ces dernières fournissent à nos ébénistes l'un de leurs bois les plus beaux et les plus précieux : il y en a à l'Exposition de superbes spécimens. On voit aussi beaucoup d'autres bois d'ébénisterie : olivier, citronnier, cèdre, érable, génévrier loupeux, etc. L'eucalyptus, qui a l'immense avantage de pousser avec une rapidité inouïe, donne malgré cette rapidité un bois assez dur et assez solide ; mais à en juger par les quelques échantillons qu'on nous en présente il doit être plus recherché par les charpentiers et les menuisiers que par les ébénistes.

Tout le monde a entendu parler de l'alfa, cette herbe qui forme à peu près l'unique végétation de la région des hauts plateaux. Tout le monde sait que cette plante longtemps dédaignée des Européens et employée par les Arabes à faire des cordes et des ouvrages de sparterie grossière a tout à coup été réhabilitée. Des industriels anglais se sont donné la peine de l'étudier ; ils ont découvert qu'elle se réduisait aisément en pâte et que cette pâte était excellente pour faire des papiers de toutes sortes. Ils ont monté dans leur pays des usines pour cette fabrication, et passé des traités pour se procurer les millions de kilogrammes d'alfa qu'ils y emploient chaque année. Pour transporter ces innombrables ballots d'herbe jusqu'aux navires qui doivent les emporter en Europe, il a fallu construire un chemin de fer. Le premier train s'est rendu le 20 juillet de cette année d'Arzew à Saïda : avant la fin de l'année les quelques kilomètres de rails qui restent à poser seront établis : qui se serait douté, il y a quinze ou vingt ans, que pour exploiter cette « mauvaise herbe » on construirait près de cinquante lieues de chemin de fer ! L'alfa nous est présenté au Trocadéro sous toutes ses

formes : tel qu'on le recueille, puis broyé, tordu, changé par les Arabes en cordelettes et en nattes, transformé par une usine parisienne en moulures de plafond, et par diverses usines anglaises en papier à écrire ou à imprimer, et en papier peint. C'est le début encore modeste d'une industrie probablement appelée à prendre d'énormes développements, maintenant que le chemin de fer va porter à peu de frais cette marchandise encombrante depuis le petit désert jusqu'à la Méditerranée.

Après l'alfa, voici dans une vitrine des échantillons de coton et un peu plus loin des cocons de vers à soie. Que de souvenirs ces deux produits réveillent chez tous les hommes qui ont un peu connu l'Algérie depuis vingt ou trente ans ! La colonisation par ordre n'a nulle part été essayée sur une aussi vaste échelle que dans nos trois provinces algériennes. Les hommes pleins de bonnes intentions, mais souvent aussi d'illusions, qui ont tour à tour présidé aux destinées de ce beau pays, se sont successivement épris de toutes les cultures. Un jour on enjoignait à tous les colons de planter des nopals pour y élever la cochenille ; une autre fois c'était la garance qui était mise à l'ordre du jour ; puis la cochenille et la garance tombaient dans le discrédit, et vite chaque colon devait se hâter de planter des mûriers : l'Algérie ne devait plus songer qu'aux vers à soie. La guerre de la Sécession éclate aux Etats-Unis ; le coton va manquer aux filatures européennes. Vite ! des frontières du Maroc à celles de Tunis que le Tell tout entier se couvre de « Géorgie longue soie ! » Que dis-je le Tell ! Voici des ingénieurs qui se chargent de perforer toute la surface du Sahara ; l'eau va jaillir de mille puits artésiens et fertiliser le désert. Le « Géorgie longue soie » va épanouir ses capsules dans la région des Chotts ! Le cotonnier fleurira jusqu'à Tombouctou ! Et tous ces rêves s'évanouissaient l'un après l'autre. Mais l'Exposition nous montre que si l'Algérie ne peut remplacer ni la Chine et le Japon pour la production de la soie, ni le Sud des Etats-Unis pour la récolte du coton, on peut cependant, sur certaines terres bien choisies, avoir des magnaneries prospères et des champs de coton d'un bon rapport.

Plusieurs colons exposent des cigares ou du tabac haché ou en feuilles. Notre amour pour l'Algérie ne peut nous empêcher d'avouer que ses cigares sont infiniment inférieurs à ceux de la Havane. Mais on y fait d'excellent tabac à cigarettes, égal ou supérieur à tout ce que les autres pays nous envoient de meilleur en ce genre. Pourquoi la régie ne se met-elle pas à fabriquer de ce tabac, ou pourquoi n'achète-t-elle pas à Alger, pour nous le revendre en France, cet excellent tabac préparé et vendu par les indigènes sous le nom de *Chebli-ou-Arbi* ?

Beaucoup d'exposants nous présentent des bouteilles contenant un grand nombre de liquides de tous genres. D'abord des huiles d'olives. Les Arabes, afin d'extraire l'huile plus facilement et d'obtenir un rendement plus considérable, attendent pour mettre leurs olives sous le pressoir qu'elles commencent à se pourrir; aussi leur huile a-t-elle d'ordinaire un goût horrible. Celle que préparent nos colons avec les procédés employés en Provence, est exquise. Que valent les vins qu'ils nous présentent? Je l'ignore, mais les progrès de la culture de la vigne dans notre colonie sont à signaler, et d'après ce que j'ai vu moi-même en Algérie, je crois que c'est surtout dans la production des vins de liqueur que nos colons ont chance de réussir. Les diverses espèces de raisins indigènes que j'ai goûtés étaient ou médiocres ou absolument mauvais; mais les bons cépages de France ou d'Espagne transportés sur le sol africain y donnent des fruits exquis. Si quelques colons arrivaient grâce à des cépages bien choisis à produire des vins qui ne fussent pas des imitations de tel ou tel crû célèbre, mais qui eussent leur saveur particulière, leur bouquet propre, il y aurait peut-être là pour eux une mine d'or. Car il y a sur la surface du globe un grand nombre de gens qui savent apprécier ce que Rabelais appelait la purée septembrale.

Nos colons exposent aussi des liqueurs : eaux-de-vie de marc, eaux-de-vie de vin, eaux-de-vie de figues, curaçao, crème de mandarine, etc. Tout cela est peut-être excellent, mais ni en Europe, ni en Afrique, je n'ai jamais eu l'occasion de goûter une liqueur algérienne; je ne puis donc pas recommander celles qui figurent au Trocadéro. Je me contente de les signaler à la curiosité des gourmets en quête de nouveautés. Quant aux parfums et aux essences, les gens qui les fabriquent à Alger seraient de bien grands maladroits, nous allions dire de bien grands coupables, si avec les fleurs merveilleuses qu'ils ont sous la main ils ne composaient pas des choses exquis et absolument hors ligne.

Pendant que les gens bien portants dégusteront les vins et les liqueurs dont nous venons de parler, les malades pourront s'amuser à lire les étiquettes des diverses eaux minérales de notre colonie, afin de trouver celles qui conviennent à leurs maladies. Ces eaux sont nombreuses; plusieurs de ces sources étaient déjà connues et appréciées des Romains qui s'y rendaient comme nous allons aujourd'hui à Vichy ou à Luchon, ainsi que le prouvent les ruines nombreuses et importantes qui les entourent. Une fois en bouteille ont-elles encore toute leur vertu? Je me plais à le croire sans me soucier beaucoup de m'en assurer par moi-même.

L'industrie des Arabes, des Maures et des Kabyles est repré-

sentée par quelques haïks et quelques burnous, par des coussins ronds, en cuir, fort agréablement brodés, et par d'autres coussins de la même forme faits de morceaux de draps de diverses couleurs. La seule chose vraiment intéressante pour nous, au point de vue commercial, que fabriquent les indigènes, ce sont les tapis. Il y en a beaucoup dans la mosquée du Trocadéro; par malheur, on les a presque tous accrochés au-dessus des vitrines, le long des murs, à une hauteur qui ne permet pas de les bien voir et d'en bien juger la qualité. Ils contribuent à la décoration des salles, mais le public ne peut ni les examiner de près ni les toucher. C'est fâcheux. Les seuls qui soient placés de façon à être bien vus et bien appréciés sont deux grands tapis de Souk-Arras (province de Constantine) pendus des deux côtés d'une porte donnant sur la cour intérieure. Ils sont fort beaux. Mais j'ai aperçu dans le haut d'une autre salle quelques *ferrach* (tapis de haute laine) qui auraient tenté bien plus vivement encore les amateurs, s'ils avaient été à la portée de l'œil et de la main.

Deux ou trois autruches empaillées, quelques peaux de lions, de panthères, de gazelles et de chacals représentent ce que les plumassiers et les fourreurs ont à demander à notre colonie. Si les tentatives faites depuis plus d'un quart de siècle pour domestiquer l'autruche finissent par aboutir, comme il est permis de l'espérer, ses plumes aujourd'hui si chères baisseront singulièrement de prix. Les panthères et les lions deviendront forcément, au contraire, plus rares à mesure que la civilisation gagnera du terrain entre la Méditerranée et la région des hauts plateaux; quant aux chacals, les gens qui veulent collectionner leurs peaux pour s'en faire des tapis n'ont pas à craindre de les voir manquer de sitôt; mais si ces cousins germains du renard font le désespoir de nos colons, ils sont, à juste titre d'ailleurs, assez dédaignés des marchands de fourrures.

On entend encore souvent dire en France que l'Algérie ne vaut pas sa réputation, que la colonisation n'y donne aucun résultat; ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de prendre au sérieux ces déclamations banales peuvent s'assurer de ce qu'elles valent en regardant les trois plans du territoire de Sidi-Bel-Abbès en 1845, 1855 et 1876 qui sont réunis sur le même mur. En 1845, il n'y avait là que des broussailles et, le long de la Mekerra, des marais pestilentiels, près desquels des raisons stratégiques avaient fait établir un camp. Dix ans plus tard, les marais sont desséchés; le camp a fait place à une petite ville déjà prospère, que de petites murailles mettent à l'abri d'une attaque des Arabes. Autour de la ville règne une ceinture de jardins fertiles, pleins de beaux arbres fruitiers; en dehors des jardins déjà de nombreux hectares de broussailles ont

été défrichés; en maint endroit le lentisque et le palmier nain ont fait place à de beaux champs de céréales; mais les huit ou neuf dixièmes du territoire sont encore en friche. En 1876, c'est à peine s'il en reste un dixième à défricher. Autour de la ville, se pressent des villages qui forment ses faubourgs. Partout se sont répandues la vie et la prospérité dans cette contrée, naguère inhabitée et inhabitable. J'ai visité ce pays en 1855. J'ai admiré ces charmants jardins pleins de beaux arbres déjà si grands que j'avais toutes les peines du monde à croire que douze ans auparavant, il n'y avait là que des joncs et des broussailles; et j'ai peine pourtant à me figurer aussi prospère que le plan nous le montre aujourd'hui, ce territoire où la vie n'occupait encore, il y a vingt ans, qu'une toute petite zone. L'histoire de Sidi-Bel-Abbès est celle d'une foule d'autres localités en Algérie. Qu'on poursuive la construction des barrages-réservoirs, qu'on arrose toutes ces terres trop souvent stérilisées par la sécheresse, et avec les routes et les chemins de fer qu'on vient de construire, notre chère colonie pourra nourrir dans vingt ans une population quinze ou vingt fois plus nombreuse que celle qui l'occupe aujourd'hui. Il s'y est déjà fait de belles fortunes, il pourra s'en faire bien d'autres, et de bien plus considérables, et nous verrons peut-être avant peu les oncles d'Amérique remplacés au théâtre par les oncles d'Algérie. Ce serait la terre promise, le paradis terrestre, sans les sauterelles et les radicaux.

Avant de sortir de ce bâtiment si intéressant nous avons tenu à faire le tour du petit jardin intérieur qui enveloppe ses quatre côtés. On y a réuni quelques spécimens de la végétation algérienne, et un certain nombre d'eucalyptus en bas-âge. Par malheur les mauvais temps exceptionnels de ce déplorable été ont fait souffrir ces malheureuses plantes habituées à des étés plus chauds et plus secs. Qui pourrait jamais en voyant ce pauvre petit palmier dattier effaré, ces bamboux souffreteux, ce bananier étique, se figurer le merveilleux spectacle qu'offrent au jardin d'essai à Alger les grandes allées de palmiers et de bambous, et surtout cette splendide plantation de bananiers gigantesques, devant lesquels on se demande si l'on n'a pas été transporté tout à coup dans le domaine de quelque nabab aux environs de Delhi ou de Calcutta.